

LE SERVICE FUNÈBRE COMME ENGAGEMENT ÉTHIQUE

« Car la mémoire est toujours la mémoire de quelqu'un qui a des projets. Ou, en d'autres termes, [...] c'est dans le rapport entre un horizon d'attente et un espace d'expérience qu'il faut replacer et la mémoire et l'histoire ».

« Car les gens du passé avaient des espérances et des projets dont beaucoup ont été déçus ; nombre de nos utopies seraient vides si on ne pouvait les remplir avec les promesses non tenues, empêchées ou détruites, des gens du passé. Au fond, chaque période a autour d'elle une aura d'espérances qu'elle n'aura pas remplies ; c'est cette aura qui permet des reprises dans le futur, et peut-être est-ce par là que l'utopie pourrait être guérie de sa maladie congénitale qui est de croire que l'on peut commencer à zéro. L'utopie est une renaissance »¹.

Introduction

L'hypothèse qui guide cet article peut s'énoncer ainsi : le travail du « faire mémoire » inclut l'émergence des souvenirs personnels et s'inscrit dans le travail de deuil. Ce travail permet au prédicateur et à ses auditeurs de jeter une fragile passerelle entre la personne décédée et son « inscription dans le livre de vie », autrement dit dans la mémoire de Dieu. De plus, la relecture du passé d'une personne décédée permet aux participants du service funèbre de réinvestir le présent et ouvre sur un avenir collectif. La célébration des services funèbres comporte aussi une dimension éthique. Comment et en quel sens ? Voilà ce que ces lignes cherchent à explorer.

Dans la manière de célébrer les services funèbres ces quinze dernières années, des mutations sont apparues. Voici celles qui me paraissent les plus importantes et que je mentionne parce qu'elles ont une incidence sur notre manière de célébrer les services funèbres.

- Le fil conducteur de la vie du défunt n'est plus perçu comme une sorte de moule social pré-établi qui devrait devenir le support d'une narration exprimant le dé-

¹ Paul Ricœur, *La critique et la conviction, entretien avec François Azouvi et Marc de Launay*, Paris, Hachette Littératures, 2001, p. 188-190.

roulement d'une vie exemplaire, une vie que les auditeurs pourraient prendre pour modèle de leur propre existence familiale et sociale. Les biographies se présentent de façon certainement plus authentique. Leurs trames sont sinueuses voire brisées. Pensons aux nombreux déménagements dus à des raisons familiales tels que les divorces ou les mutations professionnelles.

- Les auditoires rencontrés à l'occasion des services funèbres sont de plus en plus hétérogènes puisque le service funèbre rassemble souvent des familles recomposées et des personnes qui connaissent le défunt indépendamment de son habitat géographique.

- Concrètement, le service est cadré en grande partie par les pompes funèbres selon des usages et des coutumes qui varient selon les lieux.

- Le service est considéré comme un acte appartenant d'abord à la famille ; celle-ci exprime souvent des revendications précises pour personnaliser le service ; les désirs réels ou supposés du défunt constituent la toile de fond de la demande adressée au pasteur. Le choix de la musique et des textes profanes (poèmes, sentences littéraires ou religieuses) est régi par le désir de correspondance entre d'une part ce qui sera diffusé et dit lors du service funèbre et d'autre part ce que le défunt a aimé et souhaité.

- Cette personnalisation forte de la cérémonie est contrebalancée par la célébration dans un lieu neutre et non plus dans une église. Ainsi les célébrations ont souvent lieu dans un funérarium ou au crématoire.

- L'allongement de la durée de la vie transforme les services funèbres. Les pasteurs sont appelés souvent à présider le culte funéraire de personnes du quatrième âge qui parfois n'ont pas ou plus de famille. Il s'agit alors de prendre appui sur la mémoire de personnes âgées présentes et de restituer les habitudes et les événements marquants qui rassemblent les personnes proches, ayant partagé un vécu avec la personne décédée pendant la dernière étape de sa vie : beaux moments, mais aussi maladies, blessures peuvent ainsi être mises en récit pour être placés ensuite dans le faire mémoire de Dieu. Le rite est là aussi pour raviver cette conscience de l'appartenance à un ou des groupes sociaux. La narration peut intégrer ces aspects-là de la personne : elle n'a pas été la seule à vivre et à percevoir son passé, mais elle l'a vécu avec d'autres dans une époque donnée.

C'est dire que dans notre approche réflexive sur les services funèbres, nous aurons à repenser le rôle et la place des biographies. Mais un autre aspect doit retenir en priorité notre attention, celle de l'annonce de la résurrection des morts. Cette annonce, qui constitue le cœur de l'espérance chrétienne, pose de difficiles problèmes d'interprétation et de traduction homilétiques. « La résurrection n'est plus comprise de nos jours selon le sens et la cohérence qu'elle trouve dans le Nouveau Testament »². Or les introductions classiques aux liturgies réformées

2 André Myre : « L'avenir de la résurrection déblayage », in Odette Mainville et Daniel Marguerat, *Résurrection : l'après-mort dans le monde ancien et le Nouveau Testament*, Genève & Montréal, Labor et Fides & Médiaspaul, 2001, p. 324.

des services funèbres rappellent la nécessité de confesser la foi en la résurrection. « En célébrant les services funèbres, [L'Eglise] conteste la victoire apparente de la mort et affirme la victoire du Christ. [...] Elle rappelle que la résurrection du Christ est gage de notre propre résurrection ; elle déclare que le monde présent ne débouche pas sur le néant, mais sur le Royaume de Dieu ; elle proclame, enfin, que rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ »³. Comment partager cette conviction avec nos contemporains, alors que pour la majorité d'entre eux la résurrection du Christ et des morts est devenue une notion étrangère ? Cette question appelle à un renouvellement du langage, mais cette quête n'est pas innocente : changer les mots n'est-ce pas changer le contenu et les représentations qu'ils véhiculent ? La difficulté se précise alors : quels liens peut-on tisser entre la vie d'un défunt et le message de la résurrection des morts ?

XIII.1 Mort et résurrection chez l'apôtre Paul

XIII.1.1 L'ancrage christologique

La confession de foi en la résurrection des morts est arrimée à la résurrection du Christ. La portée anthropologique de la corrélation entre christologie et résurrection des morts est centrale pour l'actualité possible du message. La vie passée et présente du Christ concerne aussi pleinement les relations humaines des personnes présentes lors du service funèbre. La finalité essentielle de ce dernier réside dans l'ouverture d'un chemin de deuil qui permettra un rapport pacifié avec le défunt et les personnes rassemblées. En d'autres termes, le but du service funèbre est d'adresser des paroles à des vivants leur permettant de marcher vers une « mémoire heureuse »⁴.

La mort et la résurrection du Christ crucifié, autrement dit l'affirmation du lien entre le Jésus terrestre et le Christ ressuscité, signifient que la réalité de la mort est prise au sérieux. Le passage par la croix du Christ, lieu du dénuement devant la mort, propose une anthropologie réaliste. La rudesse de la rupture et de la séparation d'un défunt et les sentiments négatifs, notamment la révolte, ne sont pas gommés. Quand cela est possible, le culte funéraire s'inscrit dans une démarche plus globale d'accompagnement. Le travail du deuil prend du temps et il demande du temps.

La résurrection du Christ présuppose un certain rapport à la présence / absence qui met à mal les représentations trop précises que nous aurions tendance à échauffer. Le récit de l'apparition du Christ à Thomas dans le quatrième Evangile en

3 Collectif, « Avant propos », in *Liturgie pour les paroisses de langue française. Troisième volume, les services funèbres*, Moutier, 1969, p. 11. Dans le même sens, voir : François Mejan, *Discipline de l'Église réformée de France*, Paris, 1947, p. 260, chapitre 10, article 5.

4 Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 643.

constitue une des meilleures illustrations. Le Christ passe par les portes fermées et verrouillées puis se tient au milieu de ses disciples en leur montrant les marques de la crucifixion (Jn 20, 19-23). La présence du Christ mort et ressuscité ne peut être de l'ordre de l'immédiateté et de la plénitude. Dans la même ligne, le Nouveau Testament n'offre pas de description précise et encore moins une démonstration de ce qui se passe au-delà de la mort. Il déjoue nos curiosités. La résurrection des morts est confessée, mais cette affirmation n'est jamais prouvée. Nous sommes devant un « mystère qui nous dépasse » : car, à strictement parler, personne n'est revenu du pays d'où justement l'on ne revient pas. Il nous faut donc vivre notre présent en croyant que l'éternité existe et vivre pleinement dès maintenant de l'amour de Dieu et dans l'amour pour notre prochain.

XIII.1.2 Proclamation de la résurrection des morts et le savoir du New Age

Cette position de non connaissance peut mettre à son actif la probité intellectuelle et une saine humilité. Pourtant, la prédication présentéiste tissée sur la conception du quatrième Evangile ne libère pas toujours nos auditeurs des préoccupations concernant leurs proches décédés. Les discours émanant du *New Age* se font quant à eux beaucoup plus rassurants : ils dispensent un savoir de ce qui se passe dans « la vie après la vie ». La vie dans l'au-delà se déroule par étapes. En fait ces propositions sont calquées assez directement sur les découvertes faites par Elisabeth Kübler-Ross⁵. La trame des passages de l'au-delà se construit subrepticement sur la trame psychologique observée chez des personnes qui vivent les derniers instants de la vie. Ces étapes conduisent naturellement à la paix et à la lumière. Que peuvent dire les chrétiens dans ce contexte marqué par ce savoir fantastique irrationnel et revêtu du crédit de la scientificité ?

XIII.1.3 Les différents langages de la résurrection et ceux concernant l'au-delà

La prédication basée sur une eschatologie présentéiste doit être questionnée d'un point de vue théologique aussi : elle traduit une représentation linéaire de l'histoire. Cette dernière peut être symbolisée par une flèche qui se dirige vers l'infini. Cette manière de voir traduit une forme de millénarisme sécularisé doublé parfois d'une croyance au progrès. Le lieu de production de ce type de discours est celui des classes cultivées qui souhaitent que le cours de la vie actuelle se poursuive. La continuité et la permanence de l'histoire sont privilégiées au détriment des changements voire des ruptures. Les courants apocalyptiques sont évincés.

5 Voir Elisabeth Kübler-Ross, *Les derniers instants de la vie*, Genève, Labor et Fides, 1975.

Mais qu'est-il alors possible d'affirmer au sujet de la résurrection individuelle et de l'accomplissement de l'histoire humaine dans un contexte de survalorisation du présent ?

XIII.1.4 La position paulinienne sur la résurrection des morts

Pour parler de l'au-delà et de la mort, Paul accumule les métaphores pour tenter de faire pressentir à ses lecteurs la réalité de la résurrection des morts. Ces images indiquent à la fois un lien avec les personnes décédées et pointent en même temps sur l'idée que toute représentation est imparfaite, et que l'au-delà et la résurrection des corps sont indescriptibles. Ces réalités dernières ne peuvent être que pressenties. Ces comparaisons éveillent en nous l'imaginaire pour ne pas le figer, mais en même temps elles le freinent pour éviter que cet imaginaire ne soit débriqué. Voici à titre d'illustrations la variété d'images que nous pouvons repérer en lisant le chapitre 15 de la première lettre aux Corinthiens (I Co 15, 35-57) : graine (de blé ou autre) / semence et plante ; chair des hommes / chair des bêtes ; corps célestes / corps terrestres ; éclat du soleil / éclat de la lune / éclats des étoiles ; homme corruptible / homme incorruptible ; corps animal / corps spirituel ; premier Adam / dernier Adam ; être animal / être spirituel. Cette multitude de métaphores carambole nos connaissances et culbute nos repères les plus assurés. Elle nous laisse perplexes : devant cette liste, il devient impossible de procéder par additions pour se faire une seule image de ce qui se passe pour les morts dans l'au-delà.

Cela posé, il est possible d'affirmer ce qui fait le cœur de l'espérance de la résurrection des morts : nos identités non interchangeables et réidentifiables dans d'autres contextes sont appelées à ressusciter, autrement dit à exister à nouveau par la seule volonté et par le seul acte transformateur de Dieu. Georges Haldas utilise une belle image pour parler de cette action, puisqu'il fait référence aux mots et à leurs différentes significations possibles. Il évoque la matérialité des mots qui ne changent pas et le sens différent qui leur est donné en fonction de la phrase dans laquelle ils sont placés. Or pour former une phrase qui fait sens, les mots isolés sont appelés à « mourir ». Donnons alors la parole au poète écrivain : « la mémoire [...], en tant qu'elle transcende le temps, fait précisément que les mots peuvent, sans qu'on les oublie, mourir les uns aux autres – ayant chacun accompli sa tâche, et permet donc au sens quand est finie la phrase de se dégager définitivement de sa gaine verbale. Ce sens en lequel les mots ressuscitent »⁶. En attendant cette manifestation de l'identité plénière, nos vies présentes sont une ébauche de ce que nous sommes appelés à devenir. La résurrection est confessée comme un acte créateur et transformateur de Dieu. En attendant, et c'est un très

6 Georges Haldas, *Mémoire et résurrection : chronique extravagante*, Lausanne, Bibliothèque L'Age d'homme, 1991, p. 167-168.

salutaire garde-fou pour la prédication des services funèbres, toute vie (celles des autres ainsi que la mienne) reste une énigme. Et la conscience du caractère partiel de la connaissance de l'existence d'autrui est certainement le meilleur antidote au jugement péremptoire et hâtif. Dieu seul détient les clefs de ce que nous sommes. L'identité de la personne excède toujours le peu que nous percevons d'elle.

Le cœur du service funèbre réformé doit indiquer cette non maîtrise non seulement devant la mort mais aussi et surtout devant la vie. Comme le formule avec bonheur, Charles-Ferdinand Ramuz : « Il m'a fallu du temps, je sais bien, puisque c'est même là toute mon histoire, mais est-ce qu'il est jamais trop tard ? Chaque pas que j'ai fait a été comme quand avec les yeux, on va d'une lettre à l'autre dans les livres ; prises séparément elles ne sont rien, et les mots eux-mêmes ne sont rien ; on doit aller jusqu'au bout de la phrase : c'est au bout de ma route que le sens est venu »⁷.

XIII.1.5 La difficulté de la position paulienne

Parler de « corps spirituels » constitue sans aucun doute un paradoxe génial. Et la prouesse mérite d'être relevée lorsque nous savons que l'apôtre Paul inscrit l'anthropologie juive dans la langue et la culture grecque. Force est de reconnaître pourtant que la greffe juive sur la branche grecque n'a pas pris dans les mentalités occidentales. La compréhension de l'être humain dans son unicité et son appel à la transformation n'ont jamais pénétré vraiment les croyances populaires. Devant la mort, le dualisme reste le plus fort. Il est plus naturel de voir une âme et un corps. La survie de l'âme est la seule manière de sauver « quelque chose » devant la mise en terre ou la crémation d'un défunt. Le dualisme est mieux à même d'atténuer la dureté inexorable de la limite posée par la mort. L'expression désuète « son âme est maintenant au ciel » est présente, en particulier lorsqu'il s'agit de répondre aux questions dérangementes des enfants. Comment alors trouver une manière accessible de parler de l'au-delà sans abrégé les données néotestamentaires ? D'abord en rappelant que les formes littéraires qui parlent de la résurrection du Christ et de l'au-delà sont riches et variées⁸. Dans ce qui suit, délaissant les chemins plus connus du credo et surtout des récits d'apparitions (la rencontre du Christ avec les disciples d'Emmaüs n'est-il pas un des textes les plus usités lors des cultes d'enterrement ?), je vais prospecter les langages apocalyptiques pour voir s'ils ne recèlent pas, contre toute attente, un renouvellement possible pour notre compréhension des services funèbres.

7 Charles-Ferdinand Ramuz, *Vie de Samuel Belet, La Croix-sur-Lutry*, Plaisir de lire, 1945, p. 343.

8 Elian Cuvillier, « Christ ressuscité ou bête immortelle. Proclamation pascalle et propagande impériale dans l'Apocalypse de Jean », in Odette Mainville et Daniel Marguerat, *op. cit.*, p. 237-254, en particulier p. 238.

XIII.2 Mort, résurrection et nouvelle création dans l'Apocalypse de Jean

XIII.2.1 Le rappel du jugement de Dieu

La notion de résurrection renvoie, dans l'Apocalypse, à l'inscription dans le « livre de vie ». Or cette mention réserve quelques surprises si nous la replaçons dans les différents cotextes du livre de l'Apocalypse selon Saint-Jean⁹. Le lecteur se heurte à des difficultés qu'il faut aborder de front, en particulier la question du jugement. Reprenons le chapitre 20 (dans lequel notamment apparaît cette expression), car ce dernier se donne à lire comme une sorte de récapitulatif de ce livre biblique. Après avoir décrit le règne de mille ans et le combat inégal entre le Mal (symbolisé ici par Satan) et le Christ, l'auteur écrit ceci : « Alors je vis un grand trône blanc et celui qui y siégeait : devant sa face la terre et le ciel s'enfuirent sans laisser de traces. Et je vis les morts, les grands et les petits, debout devant le trône, et des livres furent ouverts. Un autre livre fut ouvert : le livre de vie, et les morts furent jugés selon leurs œuvres, d'après ce qui était écrit dans les livres » (Ap. 20, 11-12). Il existe donc bel et bien un jugement dans l'Apocalypse, la suite du texte cité parle de ceux qui ne furent pas « trouvés » dans le livre de vie et qui furent précipités dans l'étang de feu. Pour éviter des lectures gauchies qui n'ont pas manqué de surgir dans l'histoire, il faut se donner les moyens de comprendre de tels récits à l'aide des quelques clefs herméneutiques rudimentaires que voici.

- D'abord, le langage de l'Apocalypse est un langage symbolique dont les chiffres et les images essentiels sont codés.

- Ensuite et surtout, il faut sans cesse garder à l'esprit que le jugement dont il est question ici est celui du Christ victorieux. Le livre de vie est celui du Christ présenté comme l'Agneau immolé certes, mais debout et donc déjà vainqueur¹⁰ ; Christ n'est pas resté spectateur du mal et de ses conséquences, mais il a assumé son destin. Il ne faut donc pas lire dans ces versets une sorte de prédestination aveugle qui nous condamnerait tous, tant nous sommes tous enclins au mal. Notre foi et notre espérance reposent bien sur la fidélité de Dieu et de son pardon. Le jugement n'a rien à voir avec un légalisme issu du millénarisme historique. Le volumineux dossier des grandes peurs de l'Occident (marqué en particulier par la

9 Voici les principales références de ce motif : Ap 3, 5 ; Ap 13, 8 ; Ap 17, 8 ; Ap 20, 12.15 ; Ap 21, 27. Je comprends que les liturgies de service funèbre classiques privilégient d'autres textes. Les références indiquées ici présupposent, en cas d'utilisation directe dans un service funèbre, un travail de mise en perspective homilétique des données exégétiques et un non moins grand effort de décodage pour l'auditoire. Les textes de l'Apocalypse que nous citerons plus loin conviennent alors mieux.

10 Voir Pierre Prigent, *L'Apocalypse de Saint-Jean commentaire du Nouveau Testament XIV*, Deuxième série, Genève, Labor et Fides, 2000, p. 441-453.

hantise d'un enfer dans l'au-delà) doit être considéré définitivement comme du passé.

- A l'inverse, le raccourci qui consiste à éviter la question du jugement paraît aussi erronée et finalement aller à fin contraire. L'Apocalypse a été écrit par et pour des chrétiens persécutés sous le règne de Domitien au premier siècle de notre ère. Or, même si presque tous les chrétiens d'aujourd'hui ne vivent pas en situation de persécution, ils peuvent se réapproprier la littérature de combat dont l'Apocalypse se fait l'écho. Ce livre biblique jette une lumière nouvelle sur la question de la victoire de Dieu sur le mal. L'interrogation sur le mal se fait persistante : les morts inutiles cesseront-elles un jour ? Le croyant répond par l'affirmative. La compréhension du règne de mille ans qui commande l'extrait du chapitre 20 contient l'espérance que le mal sera un jour stoppé. Il appartient aux prédications, en particulier à celles prononcées dans le cadre des services funèbres, d'annoncer que le mal sera définitivement vaincu et que l'injustice n'aura pas le dernier mot, qu'il y aura donc bel et bien un jugement.

- En prenant pleinement en compte les diverses formes du mal, l'Apocalypse intègre la mort comme rupture, ennemie et séparation. Elle nous évite ainsi de nous orienter d'emblée dans une prédication qui présenterait l'amour de Dieu comme une réalité immédiate, alors que le contexte (en particulier dans les services funèbres difficiles) devrait permettre aussi l'expression de la révolte, du mal subi et du doute.

- Relire la résurrection des morts à la lumière de l'Apocalypse permet de sortir d'une compréhension étriquée parce que trop individualisée du salut et de l'élection personnelle. Les lectures gauchies et surinterprétées de certains passages concernant les élus ne doivent pas ici nous intimider et surtout nous égarer. L'Apocalypse selon Saint-Jean couple en effet de façon fort originale la question de la résurrection des morts avec une théologie de l'accomplissement de l'histoire. L'accomplissement du règne de Dieu a vraiment une dimension universelle ; pour le signifier, il vaut la peine de relire dans son langage imagé la manière dont l'auteur en parle : « Puis il me montra un fleuve d'eau vive, brillant comme du cristal, qui jaillissait du trône de Dieu et de l'agneau. Au milieu de la place de la cité et des deux bras du fleuve, est un arbre de vie produisant douze récoltes. Chaque mois il donne son fruit, et son feuillage sert à la guérison des nations. Il n'y aura plus de malédiction. Le trône de Dieu et de l'agneau sera dans la cité, et ses serviteurs lui rendront un culte, ils verront son visage et son nom sera sur leurs fronts » (Ap 22, 1-4).

- Le Dieu de l'Apocalypse est « celui qui était, qui est et qui vient ». La résurrection du Christ ressort du passé, mais c'est aussi un événement qui est encore devant nous. « Si l'on suit l'Apocalypse de Jean, on a l'impression que la résurrection du Christ et la résurrection des croyants n'est qu'une "anticipation" de la résurrection universelle des morts au dernier jour et que le dernier mot commande

au grand jugement universel »¹¹. La résurrection est promise et l'inscription dans la mémoire de Dieu ne dépend justement pas de nous mais de lui seul.

- L'auteur de l'Apocalypse se fait le témoin d'une lecture originale de l'histoire, de la mort et de la résurrection des personnes ainsi que de l'avenir collectif de l'humanité. Cette relecture est souvent évacuée par les théologiens occidentaux dont je fais partie. Il est difficile de se faire l'écho d'un règne de Dieu précédé d'un bouleversement du monde et de l'histoire tel que décrit dans ce livre biblique. Walter Benjamin, dans ses thèses sur le concept de l'histoire¹², nous aide à relire l'Apocalypse chrétienne. Ainsi il affirme : « Pour les désespérés seulement nous fut donné l'espoir »¹³. Le contexte de cet extrait précise que l'histoire ne peut être objectivée, c'est-à-dire ravalée au rang d'objet. Il ne s'agit pas de se contenter de suivre un temps linéaire et d'établir des liens causals entre les différentes époques. L'histoire n'est pas une mécanique bien huilée un événement engendrant forcément un autre mouvement prévisible. La véritable histoire s'écrit à travers l'acte même des heurs et des malheurs d'une narration¹⁴. Cette dernière ne doit pas s'attarder complaisamment, comme le fait souvent l'hagiographie, aux seuls personnages importants. Le chroniqueur narrateur, au contraire, voue la même attention aux « événements grands et petits ». En ouvrant le livre de l'Apocalypse, nous découvrons une histoire des vaincus. Cette histoire me paraît de la plus haute importance dans les services funèbres, car elle permet de réhabiliter les morts et de faire mémoire des injustices subies. Les croyants peuvent attendre l'achèvement dans la confiance de l'agir de Dieu et dans la persévérance de la prière et de l'action. Résister, protester est indispensable, mais cela ne signifie pas que les êtres humains fassent eux-mêmes justice. Faire justice, ce n'est jamais se transformer soi-même en justicier. Le prédicateur ne saurait donc en aucun cas porter un jugement sur la vie du défunt et des personnes qui l'ont côtoyé.

11 Jürgen Moltmann, *La venue de Dieu : eschatologie chrétienne*, trad. Joseph Hoffmann, Paris, Cerf, 2000, p. 243.

12 Walter Benjamin est un auteur juif (1892-1940). Ses thèses sur le concept de l'histoire, d'inspiration juive et marxiste, se font l'écho d'une incroyable lucidité sur l'histoire réelle et dégagent la pertinence d'une lecture apocalyptique de l'histoire. Dans ce qui suit, je reprends en compte très partiellement quelques idées centrales d'un commentaire que j'ai écrit sur ces thèses. Voir mon article : « Les attentes messianiques et l'ange de l'histoire. Un commentaire des Thèses de Walter Benjamin », in *Bulletin du Centre protestant d'études*, 60e année / no 6-7, décembre 2008, p. 1-47, en particulier extraits des p. 8, 13-15 et 30-34. Voir pour l'ensemble des thèses, Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire », in *Œuvres, Tome III*, trad. Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Paris, Gallimard, coll. Folio Essais no 374, 2000, p. 427-443.

13 Walter Benjamin, « Les affinités électives de Goethe » in *Œuvres, tome I*, trad. Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Paris, Gallimard, coll. Folio Essais no 374, 2000, p. 395. Pour un commentaire de cette sentence, voir Françoise Proust, *L'histoire à contretemps, le temps historique chez Walter Benjamin*, Paris, Cerf, coll. Biblio Essais no 4278, 1994, p. 102.

14 Voir Jeanne Marie Gagnebin, *Histoire et narration chez Walter Benjamin*, Paris, Ed. L'Harmattan, 1994, p. 10-29.

Ces rappels théologiques autour de la résurrection des morts et de la mémoire de Dieu pose la question de la remémoration humaine. Articuler la mémoire de Dieu et sa fidélité avec le travail de mémoire permet aussi de tisser des liens entre la prédication chrétienne concernant l'au-delà et l'évocation de la vie du défunt.

XIII.2.2 Une piste possible : « l'inscription dans le livre de vie »

« Réjouissez-vous de ce que vos noms sont inscrits dans le livre des cieux » (Lc 10, 20b). Marc Faessler commente ainsi ce motif apocalyptique : « La résurrection du Crucifié Ressuscité est la trace parmi nous de l'amour de Dieu en Christ ; ce qui ressuscitera de nous en Dieu est la trace de l'amour des autres et de l'amour de Dieu dont notre nom propre est le signe symbolique »¹⁵. L'insistance sur le don du nom en lien avec la résurrection permet de souligner que « la résurrection des corps spirituels » est à mettre en lien avec « l'identité irréductible » de chacun d'entre nous. C'est donc bien autour de l'identité à laquelle nous sommes appelés que se joue la résurrection. Le don du nom est lié au vocatif qui ouvre un devenir possible. Ce que nous sommes n'a pas encore été révélé complètement et notre identité sera aussi transformée pour être inscrite dans la « mémoire de Dieu », même si bien sûr cette expression demeure une manière humaine pour parler de ce qui nous dépasse.

XIII.3 Du souvenir du défunt au travail de remémoration

Par souci de clarté, je parle de souvenir lorsqu'il est question d'un accueil passif, d'une image, d'une impression ou d'une expérience passée qui revient à l'esprit. Je parle par contre de remémoration du passé lorsqu'est impliqué le rôle actif du « faire mémoire » au sens propre¹⁶, c'est-à-dire d'entrer dans une réappropriation du passé. La remémoration met l'accent « sur le retour à la conscience éveillée d'un événement reconnu comme ayant eu lieu avant le moment où celle-ci déclare l'avoir éprouvé, perçu, appris. La marque temporelle de l'auparavant constitue ainsi le trait distinctif de la remémoration »¹⁷. Celle-la est placée sous le signe du couple évocation / recherche. Ainsi nous parlons, dans le cadre du culte funéraire, du rappel de ce que fut la vie du défunt. Le travail de deuil s'accompagne d'un travail de recollection active. Pour cela, l'officiant doit laisser du temps à la famille et à tous les participants au service funèbre. Pratiquement, il peut conclure l'évocation de la vie du défunt en introduisant un moment de silence et en pronon-

15 Marc Faessler, « Résurrection, interprétation du Retable de Beaune », *bulletin du CPE* no 8, Février 1999, p. 15.

16 Pour une analyse méticuleuse et érudite, voir Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 7-47 en particulier.

17 Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 69, souligné par nous.

çant une phrase du type : « donnons-nous maintenant quelques instants pour évoquer un ou deux souvenirs personnels ». Cette manière de faire permet également à l'officiant d'être libéré du souci illusoire de l'exhaustivité.

La remémoration est un moment du travail de deuil. Ce travail nécessite la collaboration de la personne endeuillée et entraîne la personne dans un lent processus. Le deuil constitue une épreuve et cela d'un triple point de vue. Celui de *l'absence* d'une personne d'abord : faire mémoire équivaut à évoquer, c'est-à-dire faire apparaître, donner à voir « le fil argenté »¹⁸ de ce que fut cette vie-là. Celui de *la refoulement par recouvrement de sentiments dits négatifs* ensuite : le deuil génère souvent de l'angoisse, de la culpabilité et des remords qu'il est important d'assumer. Celui de *l'épreuve de la finitude* enfin, qui implique le fait de réaliser sa propre mortalité.

Cependant, l'acte de remémoration peut devenir l'objet de différents abus qu'il est utile de rappeler.

XIII.4 Les abus de la mémoire humaine

XIII.4.1 La mémoire manipulée, le panégyrique

« Les services funèbres doivent garder un caractère de simplicité et ne pas comporter de panégyrique »¹⁹. Cette insistance du législateur permet de prendre la mesure des dérapages possibles lors de l'évocation des défunts. Le panégyrique se donne à lire comme une reconstruction tendancieuse de la vie du défunt pour n'en faire apparaître que le côté lumière. Cet abus de la mémoire²⁰, apanage de tous les zélés de la célébrité humaine, comporte au moins trois risques majeurs. Premièrement, *le risque du culte de la personnalité* se fait jour, par exemple, lorsque la famille, en exergue du faire-part, a choisi le proverbe suivant : « Ce qui fait le charme d'un homme, c'est sa bonté » (Pr 19, 22). Le risque est réel de présenter la vie du défunt comme modèle d'une vie particulièrement consacrée. Deuxièmement, mentionnons *le risque lié au culte de la réussite sociale*. L'apologie d'une personne décédée qui a socialement réussi valorise à l'excès une compréhension de la vie sociale cultivant la réussite et les valeurs dominantes de notre temps. Cette manière de faire est patente, si nous dressons un curriculum vitae qui insiste exclusivement sur les actes professionnels ou publics accomplis par la personne. Troisièmement, il nous faut rappeler *le risque d'une apologie de la souffrance*. Dans les cas de longues et douloureuses maladies, il est légitime d'admirer le courage du défunt et d'en faire la mention explicite ; mais il faut veiller alors à ne pas faire de la lutte contre la souffrance un mérite. C'est le cas par

18 Voir pour cette expression : Qo 12, 6.

19 François Mejan, *Discipline de l'Église réformée de France*, Paris, 1947, p. 260, chapitre 10, article 5.

20 Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op.cit, p. 104.

exemple, lorsque le prédicateur commentait (cela ne se fait plus guère aujourd'hui) le verset suivant : « Heureux celui qui supporte patiemment l'épreuve, car après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment » (Jc 1, 12, version Segond).

Dans l'évocation de la vie du défunt, il s'agit de montrer en quoi cette vie vient stimuler la nôtre, en quoi elle permet un retour sur soi et en quoi elle ouvre une réflexion sur nos propres attitudes existentielles²¹.

XIII.4.2 La mémoire empêchée : l'oubli de la réalité du défunt

Il est des oublis volontaires qui nient l'épaisseur et la consistance de la pâte humaine et donc la réalité des souvenirs humains. La foi est toujours inscrite dans une existence concrète ; et la biographie de tout un chacun manifeste l'aspiration d'une existence dont les rêves n'ont été que partiellement réalisés et dont les relations humaines ont été parfois embrouillées. Mais les chrétiens affirment précisément que chaque vie a son importance et qu'elle est tout à fait singulière. Comment indiquer que toute existence humaine a du prix aux yeux de Dieu, si nous n'évoquons pas la vie du défunt dans toute sa complexité ? Comment montrer que nous sommes au service d'un Dieu incarné, si nous présentons un curriculum vitae sec, faisant du service funèbre un moment de mémoire archivée qui d'une manière ou d'une autre ferme la porte de la remémoration. Dans le sillage de la théologie dialectique, la biographie du défunt a longtemps été bannie du culte funéraire parce qu'il mettait la personne décédée au centre du service, alors que l'inhumation devait être l'occasion d'un culte rendu à Dieu seul. Cette option théologique est trop abrupte. Parler d'un défunt ne signifie pas seulement parler d'un absent, c'est parler d'un absent qui est encore présent dans les souvenirs des personnes à qui l'on s'adresse.

XIII.5 Le service funèbre comme engagement éthique

En tant que théologien pratique, je m'en tiens ici aux questions éthiques posées par le service funèbre lui-même.

XIII.5.1 Remémoration active

Le bonheur individuel puis collectif n'est possible que si nous nous souvenons que « le passé apporte avec lui un index secret qui le renvoie à la rédemption »²².

21 Henning Luther, « Theologie und Biographie », in *Religion und Alltag, Bausteine zu einer praktischen Theologie des Subjekts*, Stuttgart, Radius-Verlag, 1992, p. 37-44.

22 Voir l'original allemand : Walter Benjamin, « Über den Begriff der Geschichte », in *Gesammelte Schriften I.2*, Herausgegeben von Rolf Tiedemann und Hermann Schweppenhäuser, Frankfurt am

La délivrance dans le présent ne peut avoir lieu que si nous nous remémorons le passé. Certes personne ne peut réécrire l'histoire. En revanche, certaines relectures du passé permettent à l'histoire de rester ouverte. Un des devoirs essentiels du prédicateur et du théologien réside dans la remémoration. L'Apocalypse souligne qu'aucune destinée humaine n'est vaine. Les morts même celles qui paraissent les plus « banales », et les vies, même les plus minuscules, trouvent leur vraie grandeur. Or, une des difficultés devant laquelle nous sommes justement placés, et plus encore depuis que le temps du vieillissement se prolonge, est celle de l'utilité de vies apparemment inutiles. Le rappel de la mémoire des défunts par le détour de l'évocation permet la remémoration (et le cas échéant la réhabilitation) de la valeur des vies « anonymes ». Qui se souvient du nom des esclaves qui ont construit les pyramides ? Qui se souviendra de ceux et celles qui ont construit nos autoroutes ? Qui rappellera la mémoire des sans-grades, des méconnus, des morts dans l'obscurité ? Le travail de remémoration permet une lecture nouvelle du passé, un passé où les anonymes de l'histoire ont leur place pleine et entière, et où ils sont inscrits dans le livre de vie en aussi gros caractères que les autres.

Le service funèbre comporte par son rituel une dimension éthique en traitant avec la même égalité les riches et les pauvres, les personnes célèbres et les vies qui n'ont pas connu la gloire. Sa célébration dans la sobriété indique que chaque personne décédée a du prix à nos yeux et est inscrite dans la mémoire fidèle de Dieu. Le devoir éthique minimum du service funèbre consiste non seulement à prêter l'assistance à ces vies en apparence banales mais à rappeler que l'acte créateur et transformateur de Dieu les remet à leur juste place en les inscrivant dans l'histoire et donc dans nos mémoires reconnaissantes.

La remémoration est plus que le souvenir, car elle consiste à « s'imprégner de l'air respiré jadis par les défunts »²³, autrement dit, il s'agit de se rappeler quelles étaient les raisons de vivre de ceux et celles qui nous ont quittés. Cette remémoration nous invite ensuite à faire advenir dans le présent leurs attentes et leurs rêves, de raviver, au sens le plus littéral, l'espérance qui les a maintenus debout. Ainsi, il existe deux formes du passé : un passé définitivement mort, en ce sens que nous ne pouvons plus le réparer, et un passé vivant qu'il s'agit de ressaisir dans notre présent. L'historien et le théologien ne sauraient se dérober à la tâche de reprendre l'espérance contenue implicitement dans les promesses non tenues du passé. Ces dernières sont appelées à revivre, grâce à la force messianique confiée à chaque génération. A chacune d'elles est accordé une force de recommencement. La remémoration conduit ainsi les êtres humains à coopérer

Main, Suhrkamp Verlag, 1978² [1974], p. 691-704, en particulier p. 693 : « Die Vergangenheit führt einen heimlichen Index mit, durch den sie auf die Erlösung verwiesen wird ».

23 Nous suivons la traduction de Michael Löwy, Walter Benjamin. *Avertissement d'incendie, une lecture des thèses « Sur le concept de l'histoire »*, Paris, PUF, 2001, p. 35.

avec Dieu, à mettre en jeu leur force agissante pour faire leur les promesses qui n'ont pu être menées à bien par les défunts.

Les humains aspirent à un royaume de paix d'où la violence sera exclue et dans lequel le bonheur, y compris matériel, sera offert à tous. Pourtant, dans l'Apocalypse, cette espérance du royaume n'apparaît pas comme une sorte d'achèvement de l'histoire. Elle ne prédit pas la fin et n'interroge pas, à l'instar des devins, le futur pour savoir de quoi il sera fait. La compréhension du temps messianique prend à contre-pied le temps compris comme synthèse, comme assomption dans un futur lointain. Il existe bel et bien une *dynamis* historique, autrement dit une force secrète qui travaille l'histoire.

XIII.5.2 L'interruption de l'histoire et la dimension apocalyptique

L'histoire ressemble à un train devenu fou qui file vers la catastrophe. Il s'agit donc de tirer la sonnette d'alarme, d'arrêter le processus du pseudo-progrès. Les apocalyptiques se comprennent si nous les mettons en rapport avec la catégorie de l'interruption. Cette dernière est nécessaire tant au récit qu'à l'histoire à laquelle elle renvoie, car elle arrête le flux des phrases toutes faites de la narration historique. Elle brise la cohérence apparente du discours et de l'enchaînement des faits. Dans la narration historique, le silence s'impose plus que la parole. Ces moments de silence ont une fonction essentielle : ils débusquent les paroles mensongères. Ces arrêts deviennent des moments de vérité, ils cassent l'assurance de ceux « qui retombent toujours sur leurs pieds », ils brisent l'arrogance de ceux qui ont réponse à tout et qui savent tout. Dans le récit, l'arrêt traduit le moment où le narrateur reprend son souffle et réfléchit à ce qu'il va dire. Ce récit interrompu renvoie aux interruptions qui se sont produites dans l'histoire elle-même. Or ces temps de pause sont marqués par des scissions souvent peu commentées par les historiens officiels. Or cette pause, cette rupture vise à interrompre les mécanismes liés à la violence instituée.

La remémoration signifie aussi le rappel des dangers encourus dans l'histoire. Le pire a été possible et il peut hélas se reproduire. Il existe un lien entre eschatologie et apocalyptique, comprise cette fois dans le sens usuel de catastrophe. La lecture du passé comporte une fonction d'avertissement : il faut prévenir et éviter les écueils du passé. Il faut redire que tout est possible, que rien n'est joué ni dans le sens d'un rétablissement, ni dans celui d'une catastrophe.

XIII.5.3 La promesse : lutter contre le mal et attendre l'accomplissement de la Seigneurie du Christ

Le travail de mémoire relu à la lumière de l'Apocalypse permet d'opérer un basculement dont il faut bien prendre la mesure. Le détour par le passé, en particulier

celui du vigoureux rappel de la destinée du Christ vainqueur, ouvre en fait sur le futur. Il permet alors de vivre le présent à la lumière de l'utopie de l'accomplissement. La remémoration arrache non seulement les victimes de l'oubli du passé, elle exhorte également à rester vigilants face à la banalisation du mal, dans l'espérance que celui-ci aura un terme. Le faire mémoire ouvre sur un indicatif présent et libère du déterminisme historique. Et l'Apocalypse rappelle qu'il est encore temps pour persévérer dans l'attente impatiente et active de l'accomplissement. Le service funèbre n'est pas seulement une restitution rituelle d'une vie passée, il appelle ceux qui l'écoutent à une transformation de leur présent, il invite les auditeurs à la compassion et à l'action. Il vise à donner un peu d'espérance à tous les désespérés, à celles et ceux qui s'écrient au plus profond de leur détresse : « On m'oublie tel un mort effacé des mémoires » (Ps 31, 13).